

# La Révolution française dans le roman sur la Deuxième Guerre mondiale

## D'un récit national manqué à l'autre

Clément Sigalas

Cet article part d'un constat simple, établi à la lecture d'un grand nombre d'ouvrages et de revues sur la Seconde Guerre mondiale parus pendant et après la guerre : autant la référence aux Lumières, à leurs valeurs (tolérance *vs* obscurantisme) et à leurs grandes figures (Voltaire, Rousseau) est omniprésente dans les discours sur la guerre - la Résistance s'affichant comme garante de l'esprit des Lumières, contre la barbarie nazie -, autant la référence à la Révolution en tant qu'événement s'avère rare. Rareté a priori assez étonnante, tant l'immédiat après-guerre entend célébrer les valeurs de la république et la grandeur française, réaffirmer l'unité nationale et inscrire le combat résistant dans la longue suite des épopées nationales, littéraires ou pas : la *Chanson de Roland*, l'œuvre de Napoléon, la charge de Reichshoffen, les poilus de 1914-1918.

Rareté n'est pas absence : la référence à la Révolution apparaît surtout à l'extrême gauche et à l'extrême droite de l'échiquier politique : du côté du communisme, Louis Aragon et Elsa Triolet exaltent l'héritage de Valmy<sup>1</sup>, et le PCF multiplie les échos entre la Résistance et les plus glorieux épisodes révolutionnaires<sup>2</sup>, reprenant en la détournant telle célèbre formule de Danton (« De l'action, encore de l'action, et toujours de l'action ! ») ou dépeignant les combattants Francs Tireurs et Partisans en soldats de l'an 2<sup>3</sup>. À l'extrême droite, le simple titre *Rivarol*, revue fondée en 1951 à partir du nom du contre-révolutionnaire de 1789, et qui se consacre à combattre l'épuration et la prétendue Terreur de l'après-guerre, montre quel visage de la Révolution est retenu. Symbole d'union nationale ou figure du chaos, celle-ci apparaît ainsi comme un événement problématique, un objet éminemment polémique dont l'historien Henry Rousso a fait l'origine d'une « faille biséculaire franco-française », prolongée par l'affaire Dreyfus, puis Vichy, « archétype des

---

<sup>1</sup> Voir Louis Aragon, « Les Poissons noirs ou De la réalité en poésie », *Le Musée Grévin*, Paris, Le Temps des Cerises, 2011, p. 24 ; Elsa Triolet, « Le Premier Accroc coûte deux cents francs », *Le Premier Accroc coûte deux cents francs*, Paris, Denoël, « Folio », 2001, p. 437.

<sup>2</sup> Voir Olivier Wiewiorka, *La Mémoire désunie. Le souvenir politique des années sombres, de la Libération à nos jours*, Paris, Seuil, 2010, p. 45-46.

<sup>3</sup> Voir Frank Lestringant, « De Munich à Valmy. La Révolution Française au miroir de l'Humanité clandestine, 1939-1942 », *Histoire, économie et société*, 1993, n° 4, p. 573-584.

guerres franco-françaises<sup>4</sup> ». On comprend mieux que l'immédiat après-guerre, tout à sa volonté de panser les plaies de la communauté nationale, ait majoritairement évité la question.

Le grand intérêt des quatre romans sur la guerre dont il va être question ici est à la fois de figurer parmi les rares romans à faire référence à la Révolution et de n'en proposer une vision ni irénique, ni exclusivement apocalyptique. Ces romans n'ont rien de neutre, bien sûr, ils sont engagés dans les débats de leur temps, mais ils ont le grand mérite de soulever une question plutôt que d'imposer une réponse : s'ils recourent à la période révolutionnaire, c'est précisément pour mettre en scène la difficulté de la nation à s'entendre sur un récit fondateur commun, qu'il s'agisse du grand récit révolutionnaire ou du grand récit résistant. Ils prennent place à l'intérieur d'un corpus romanesque plus vaste qui conteste alors le discours dominant, discours selon lequel une immense majorité de Français est restée solidaire et s'est battue contre l'occupant, armes à la main ou non. Ce discours peut être qualifié d'« épique » car, comme toute épopée, il est à la fois le récit d'un combat et le récit de la communauté réunie. Contre lui, ces romans se sont attachés à questionner cette unanimité et ont été le lieu d'une problématisation du grand récit national, dont ils ont souligné les manques<sup>5</sup>.

À quoi ressemble donc 1789 - et les années qui suivent - en 1945 et dans l'après-guerre ? Quel est le sens d'un tel retour sur le passé ? En se demandant, d'une part, comment ces romans parlent de la Révolution, c'est-à-dire de quel imaginaire de la Révolution ils témoignent, et d'autre part, quel est l'enjeu contemporain de cette référence au passé, on voudrait montrer comment ces romans sur la Seconde Guerre mondiale remontent au grand récit fondateur de la République pour en montrer les failles et le présenter comme l'origine de l'impossible grand récit résistant.

Ces quatre romans sont *Drôle de jeu* de Roger Vailland (1945), *Le Hussard bleu* de Roger Nimier (1950), *La Route des Flandres* (1960) et *Les Géorgiques* (1981) de Claude Simon. Les trois premiers sont les seuls du corpus romanesque anti-épique à accorder autant d'importance à la Révolution, et cette convergence est d'autant plus éclairante qu'ils traitent l'événement d'une façon assez semblable, alors que leurs auteurs sont de bords politiques très divers (Vailland est communiste, Nimier royaliste, Simon plutôt anarchiste). Paru bien plus tard et dans un contexte très différent, *Les Géorgiques* retrouve les problématiques explorées dans les autres livres, mais, en se centrant sur la figure de l'ancêtre conventionnel, déjà présent dans *La Route des Flandres*, il témoigne d'un déplacement et d'un approfondissement du rapport de Simon à la Révolution. Plus que les autres, mais aussi comme dans leur prolongement, il pose la question de l'héritage révolutionnaire dans l'après-guerre.

---

<sup>4</sup> Henry Rousso, *Le Syndrome de Vichy (1944-198...)*, Paris, Seuil, 1987, p. 198 et 16.

<sup>5</sup> Je renvoie à ma thèse de doctorat, « La Guerre manquée. Représentations de la Seconde Guerre mondiale dans le roman français (1945-1960) », dirigée par Michel Murat et soutenue en Sorbonne le 14 décembre 2015. Sur la domination du discours unanimiste dans les années d'après-guerre, voir Henry Rousso, *op. cit.*

## ***Drôle de jeu* : la Révolution ou l'histoire d'un malentendu**

*Drôle de jeu*, prix Interallié 1945, relate les activités d'une cellule clandestine parisienne au printemps 1944. La Révolution y apparaît principalement à travers le nom de résistant du protagoniste, François Lamballe, dit Marat. L'originalité du personnage de Marat est d'incarner une tension entre unité et division : unité, car ce sympathisant communiste travaille au sein d'un réseau gaulliste, dont le chef, Caracalla, est même issu des rangs de l'Action française ; division, car il s'est choisi l'un des noms les plus controversés de l'histoire de France. Le fossé est béant, en effet, entre l'empereur romain Caracalla, figure de l'unité, qui donna la citoyenneté à tous les hommes libres de l'Empire, et le Montagnard Marat, incarnation des pires excès de la Terreur, ardent défenseur de la mort du roi et de l'élimination des ennemis de la révolution<sup>6</sup>. Le choix de « Marat » se révèle donc éminemment provocateur. Comment espérer fonder l'unité de la nation autour d'une figure aussi controversée, en laquelle ne se reconnaissent ni la droite, évidemment, ni une bonne partie de la gauche ? Son nom même évoque la ligne de fracture qui scinde la communauté.

On sait que les écrits résistants se caractérisèrent par leur façon de célébrer l'unité de la nation face à l'occupant. Le symbole le plus connu en est le poème d'Aragon « La rose et le réséda » (1943), qui fixe l'image d'une Résistance unie au-delà des clivages politiques : c'est l'union de la fleur rouge et de la fleur blanche, de la gauche et de la droite, de « celui qui croyait au ciel » et de « celui qui n'y croyait pas ». Marat le communiste a su lui-même s'allier aux gaullistes au sein de la Résistance, mais jamais il n'envisage la France entière sur ce modèle. Dans les dernières pages du roman, il oppose de façon très explicite les hommes de la Résistance et « la masse inerte des Français », là où l'époque préfère habituellement laisser une zone de flou entre les deux : première façon de combattre l'idée d'une épopée *nationale*. Surtout, Vaillant place au centre du roman un long monologue de Marat qui commence ainsi : « Dans chaque village de France, [...] les hommes se partagent en deux partis irréconciliables : les rouges et les blancs, la gauche et la droite ». On est bien loin de l'alliance de la rose et du réséda, et il faut insister sur la dimension singulièrement iconoclaste, en 1945, de l'adjectif « irréconciliable ». Loin d'appeler au dépassement du conflit intérieur, Marat le légitime en le jugeant « plein de sens ». La suite est tout aussi clivante :

L'antagonisme foncier, irréductible des deux attitudes se manifeste dans tous les domaines.

L'homme de gauche croit au chemin de fer, à l'avion, à la T.S.F., au vaccin qui jugulera la maladie inguérissable, à la greffe qui rendra la jeunesse, à l'égalité de la femme et de l'homme. [...]

L'homme de droite croit en Dieu, à la fatalité des lois économiques, à l'enfer, à la syphilis inguérissable, à l'éternel féminin, à la malédiction qui pèse sur le peuple juif, à la

---

<sup>6</sup> Du moins est-ce là la légende noire qui s'attache à Marat. Michel Vovelle a nuancé ce tableau et montré qu'un fossé sépare le rôle effectif de Marat lors des massacres de Septembre et la réputation « sanguinaire » que lui attribua une partie de l'opinion. Michel Vovelle, « Marat Jean- Paul », dans Albert Soboul (dir.), *Dictionnaire historique de la Révolution française*, Paris, P.U.F., 1989, p. 709.

guerre inévitable, qu'il y aura toujours « des riches et des pauvres », que le Maréchal est respectable et que Hitler est invincible<sup>7</sup>.

Avec ce ton tranchant et ces raccourcis efficaces, *Drôle de jeu* revêt donc une dimension profondément polémique, dont l'une des conséquences sera l'échec au Goncourt, alors que c'est sans doute le meilleur roman de la Résistance en 1945. Maurice Nadeau fulmine en décembre 1945 :

Si [Marat] œuvre pour la libération de son pays, c'est plus en révolutionnaire qu'en homme persuadé qu'une fois les Allemands chassés il faudra rentrer dans le rang et se borner à obéir. Pour Vailland, la lutte continue sur tous les fronts. Ne voyons pas d'autre raison dans son échec au Goncourt<sup>8</sup>.

Ainsi considéré, *Drôle de jeu* est moins le roman de la Résistance unie que celui des débuts de la lutte communiste. Il n'oppose pas la France à l'Allemagne, mais, à travers le conflit entre droite et gauche, une moitié de la France à l'autre.

Là où le roman se révèle particulièrement intéressant, c'est qu'il met en lumière lui-même les limites du discours révolutionnaire de Marat. Pour polémique que soit son point de vue, le personnage de Marat ne renonce pas à vouloir incarner la communauté nationale. Cela passe, chez lui, par la définition d'une identité française particulière, fondée sur la notion d'irrespect, et représentée par Retz, Laclos, Sade et Stendhal. Vailland défendra en son nom propre les mêmes arguments quelques mois plus tard dans *Quelques réflexions sur la singularité d'être français* (1946<sup>9</sup>). Être français, selon Marat-Vailland, c'est être tout à la fois (politiquement) rebelle, (sexuellement) libertin et (littérairement) ironique. Le problème de cette définition du génie français, outre qu'elle repose sur une vision extrêmement partielle du XVIII<sup>e</sup> s.<sup>10</sup>, c'est qu'elle ne fonctionne pas du tout auprès des camarades de Marat :

On l'écoutait sans protester, mais sans lui donner la réplique, d'un air plutôt désapprobateur. On croyait qu'il faisait des boutades. On l'eût aimé plus sérieux. Rien de ce qu'il disait ne répondait à leurs préoccupations. Aucun n'avait lu Sade, ni Retz, très peu Laclos<sup>11</sup>.

Marat le Français ne fédère pas autour de lui les Français. Vailland relève la même disjonction dans *Quelques réflexions sur la singularité d'être français*, trouvant « bien inquiétant (pour nous) que Stendhal n'ait pu être si singulièrement français qu'en proclamant perpétuellement sa haine pour l'esprit français (de son époque)<sup>12</sup> ». *Drôle de jeu* semble rejouer au XX<sup>e</sup> siècle ce malentendu : Marat est le nom d'un récit révolutionnaire qui n'emporte pas l'adhésion de la communauté nationale.

---

<sup>7</sup> Roger Vailland, *Drôle de jeu*, Paris, Buchet-Chastel, 1961, p. 277-279.

<sup>8</sup> Maurice Nadeau, « Paysanneries », *Gavroche*, 20 décembre 1945, p. 5.

<sup>9</sup> Repris dans Roger Vailland, *Le Regard froid*, Paris, Grasset, 1963, p. 9-30.

<sup>10</sup> Voir Guy Scarpetta, « Figures de la souveraineté (Vailland lecteur du XVII<sup>e</sup> siècle) », dans Michel Picard (dir.), *Lecture de Roger Vailland*, colloque de Reims, novembre 1987, Paris, Klincksieck, 1990, p. 81-96.

<sup>11</sup> Roger Vailland, *Drôle de jeu*, *op. cit.*, p. 181.

<sup>12</sup> Roger Vailland, *Le Regard froid*, *op. cit.*, p. 26.

## ***Le Hussard bleu* et les illusions de l'amalgame militaire**

Roger Nimier est aussi opposé politiquement à Roger Vailland qu'il en est proche esthétiquement. Le communiste libertin, souvent qualifié de hussard de gauche, et le royaliste marginal - Nimier est largement influencé par la pensée de l'Action française, mais il est gaulliste pendant la guerre et ne défendra jamais la collaboration - partagent un même goût pour l'ironie et la désinvolture. Leurs deux romans sur la guerre doivent se lire en regard parce qu'ils opèrent un même rapprochement avec la Révolution, mais au service de deux causes opposées, que réunit un même rejet de de Gaulle et du récit unanimiste : le communisme d'un côté, la droite antirépublicaine de l'autre.

Dès 1948, *Les Épées*, qui forme un diptyque avec *Le Hussard bleu*, mentionnait (rapidement) la Révolution française. Le premier roman publié par Nimier racontait l'itinéraire d'un jeune homme en colère passant de la Résistance à la Milice par goût de l'action et du scandale. Livre dur, provocant, *Les Épées* n'hésitait pas à parler de « guerre civile<sup>13</sup> », alors que l'expression était à l'époque singulièrement rare, voire tabou, et que quarante ans plus tard, Henry Rousso se sent encore obligé de la justifier<sup>14</sup>. On y lisait en particulier ceci :

Seule compte la révolte. C'est la guérison des sentiments de colère et de haine. Mais ces passions ne se guérissent qu'en éclatant... La révolution de 89 n'est intéressante qu'à ce titre. La victoire de la bourgeoisie était un phénomène prévisible. Mais vivent les tueries ! Je vote à nouveau la mort de la charmante princesse de Lamballe<sup>15</sup>.

Contre les représentations apaisantes de l'après-guerre, *Les Épées* offrait la vision d'un pays déchiré, à l'image de son héros et de la cicatrice qui orne son visage<sup>16</sup>. Dans cette perspective, la Révolution ne figurait même pas un combat idéologique, mais une pure flambée de violence, la négation de toute aspiration communautaire.

Elle acquiert une place plus centrale encore dans *Le Hussard bleu*, alors même qu'elle n'est jamais nommée. Le roman suit les pas des soldats de la 1<sup>re</sup> armée française en 1945, emblème s'il en est de la reconquête de l'intégrité nationale : c'est l'armée qui récupère les territoires perdus depuis 1940, parcourt en sens inverse le chemin par lequel est arrivée la Wehrmacht, et efface le traumatisme de la débâcle. Par le biais de ce qu'on appelle alors l'« amalgame », la 1<sup>re</sup> armée restaure surtout l'unité française : elle réunit soldats des Forces Françaises de l'Intérieur (souvent issus de la Résistance communiste) et soldats de l'Empire, eux-mêmes tantôt engagés auprès du général de Gaulle dès 1940, tantôt restés fidèles à Vichy jusqu'en 1942. Rien ne dit mieux son importance symbolique que cet extrait du discours du général de Lattre de Tassigny, prononcé en 1946 :

---

<sup>13</sup> Roger Nimier, *Les Épées*, Paris, Gallimard, « Le Livre de Poche », 1967, p. 109 et 117.

<sup>14</sup> « Le terme peut choquer », admet-il avant de le justifier. Henry Rousso, *op. cit.*, p. 17.

<sup>15</sup> Roger Nimier, *Les Épées*, *op. cit.*, p. 154.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 146 ; Roger Nimier, *Le Hussard bleu*, Paris, Gallimard, « Folio », 1990, p. 49.

Grâce aux résistants, grâce à l'apport de leurs forces neuves, notre armée réussit l'amalgame qui devait en faire un miracle d'unité spirituelle par la fusion de la mystique du Maquis et de nos traditions militaires les plus vivantes<sup>17</sup>.

L'amalgame militaire est donc une métaphore de la France réunie, une « victoire de l'esprit de synthèse et de la fraternité française<sup>18</sup> », comme l'écrit encore de Lattre dans son *Histoire de la 1<sup>re</sup> armée française* (1949).

Là où l'on retrouve la Révolution française, c'est que cet amalgame renvoie à la fusion des bataillons de l'armée royale (les « habits blancs ») et des volontaires de la garde nationale (les « habits bleus ») en 1792, opération à laquelle on attribue souvent la victoire de Valmy, et qui doit donc être considérée comme un épisode fondateur de la République. Bernard Destremau, dans sa biographie de de Lattre, fait explicitement le lien entre les amalgames de 1944 et de 1793<sup>19</sup>, et l'opposition identifiée par Jean-Paul Bertaud entre une armée royale composée de nobles, rompue aux traditions militaires, et les Volontaires nationaux, « soldats improvisés porté[s] par l'enthousiasme patriotique », rappelle très exactement la différence entre l'armée régulière et les troupes issues de la Résistance intérieure<sup>20</sup>.

Il ne fait ainsi aucun doute que pour Nimier, qui connaissait par cœur son histoire de France<sup>21</sup>, la parodie d'amalgame mise en scène dans *Le Hussard bleu* vise autant le grand récit républicain issu de Valmy que le grand récit résistant. À l'idéal d'unité professé par de Lattre, le roman oppose en effet la représentation d'une armée divisée et très antirépublicaine. Il ne cesse de mettre en avant les conflits internes : entre les officiers restés loyaux à Pétain et ceux qui ont rejoint de Gaulle plus tôt ; entre anciens maquisards communistes et « aristos » ; entre hussards et cuirassiers, puis hussards et goumiers<sup>22</sup>, etc. Surtout, le roman décrit un monde hostile au nouveau pouvoir en place. Il s'amuse à donner la parole à des officiers qui n'ont en rien renié leur attachement à Pétain, à l'image du colonel de Fermendidier : « Verdun, c'est un souvenir, tandis que toutes ces histoires de Vercors et de Stalingrad, on sent bien que ce sont des inventions de la propagande maçonne<sup>23</sup> ». Entre comparaisons dégradantes que n'auraient pas reniées les polémistes d'Action française (« Rétablir une République en France, c'est toujours marier une femme coquette avec un vieillard : elle le trompera ») et piques contre « les démocrates, qui sont les plus

---

<sup>17</sup> Extrait d'un discours du général de Lattre de Tassigny, prononcé à Vassieux en juillet 1946. Archive citée par Guy Giraud, « L'amalgame et la poursuite de la guerre » [en ligne], *Musée de la Résistance*, <http://www.museedelaresistanceenligne.org/media.php?media=4396&expo=77&popin=true> [page consultée le 25 juillet 2017]

<sup>18</sup> Jean de Lattre de Tassigny, *Histoire de la 1<sup>re</sup> armée française. Rhin et Danube*, Paris, Éd. du Nouveau Monde, 2015, p. 232.

<sup>19</sup> Bernard Destremau, « L'amalgame », *Jean de Lattre de Tassigny*, Paris, Flammarion, 1999, p. 367-375.

<sup>20</sup> Jean-Paul Bertaud, *Valmy. La démocratie en armes*, Paris, Gallimard, « Folio », 2013, p. 141-142.

<sup>21</sup> Le texte « Les Girondins », qui paraît la même année que *Le Hussard bleu* et rapproche la configuration politique des années 1940 de celle de la Convention, en témoigne. Roger Nimier, « Les Girondins », *Le Grand d'Espagne*, Paris, Gallimard, « Folio », 1997, p. 77-107.

<sup>22</sup> Roger Nimier, *Le Hussard bleu, op. cit.*, p. 77, 113, 140, 226 et 266.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 226.

tapageurs des hommes<sup>24</sup> », on respire dans *Le Hussard bleu* un air largement antidémocratique. En fin de compte, la représentation d'une armée désunie et réactionnaire va de pair avec le rejet virulent de la quatrième république par Nimier - tout comme, chez Vailland, l'accent mis sur l'antagonisme entre gauche et droite s'inscrivait déjà dans le cadre de la guerre froide. De nouveau, mais sur le mode comique cette fois, Sanders, le protagoniste des *Épées* et du *Hussard bleu*, incarne une France déchirée : « Ce putain de Sanders, il avait deux voix. [...] Une voix de Eftépé, mâle et avec les mots à leur place. Et une voix de petit con des Forces combattantes (y porte les deux ailerons, depuis quelque temps)<sup>25</sup> ». Opposés politiquement, Vailland et Nimier se rejoignent dans le choix d'exhiber les dissensions, à rebours de la représentation irénique dominante. Chez les deux, la référence à la Révolution française est une façon de revenir à l'épisode fondateur de la République pour montrer qu'il constitue la matrice des guerres franco-françaises à venir.

## Claude Simon et l'ancêtre problématique

Après Marat chez Vailland et l'amalgame chez Nimier, c'est à travers le personnage de l'ancêtre conventionnel, secondaire dans *La Route des Flandres* (1960), puis central dans *Les Géorgiques* (1981), que s'incarne la Révolution française dans l'œuvre de Claude Simon. Les deux romans, qui articulent plusieurs fils narratifs, entrecroisent le portrait de l'ancêtre révolutionnaire et le récit de la débâcle. Dans *La Route des Flandres*, Georges, simple soldat pris dans la confusion de mai 1940, et le capitaine de Reixach, son lointain cousin, tué par un Allemand, sont des descendants de l'ancêtre de Reixach, Conventionnel pendant la Révolution, et qui, selon la légende familiale, se serait suicidé en rentrant chez lui après une bataille perdue en Espagne. Dans *Les Géorgiques*, les liens de famille se dissolvent, mais l'histoire de l'ancêtre conventionnel, le général Lacombe Saint-Michel, combattant dans les armées de la Révolution, croise aussi celle d'un cavalier de mai 1940 - et celle d'un volontaire de la guerre civile espagnole, en 1936. Qu'est-ce qui motive ainsi le rapprochement du thème révolutionnaire et de la débâcle ? Autrement dit, de quoi l'ancêtre conventionnel est-il le nom en 1940 ?

*La Route des Flandres* apporte deux grandes réponses à cette question. L'ancêtre est tout d'abord le nom d'une erreur philosophique : les révolutionnaires se sont trompés sur l'homme et le sens de l'histoire. Représentant un XVIII<sup>e</sup> siècle philosophico-littéraire beaucoup plus que politique, l'ancêtre est décrit comme un grand admirateur de Rousseau, un Rousseau caricaturé et réduit à deux traits saillants : la naïveté (le mythe du bon sauvage) et la sentimentalité (*La Nouvelle Héloïse*). Coupable d'avoir cru instaurer « l'idyllique et larmoyant règne de la Raison et de la Vertu<sup>26</sup> », il symbolise la croyance républicaine dans

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 190 et 16.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 291. Les FTP étaient affiliés au PCF ; les Forces combattantes, créées à Londres par de Gaulle, désignent l'organisation militaire de la France libre.

<sup>26</sup> Claude Simon, *La Route des Flandres*, Paris, Minuit, coll. « Double », 2010, p. 227.

le progrès et l'humanisme, et surtout la désillusion qui a suivi. Cette désillusion est à la fois politique et sentimentale pour l'ancêtre. Sur un plan politique, la défaite militaire en Espagne marque l'incapacité de la Révolution à s'exporter, donc la fin de tout espoir de progrès. Au lieu d'apparaître soutenu par le sens de l'Histoire, l'ancêtre est représenté battant en retraite, « perdu dans son absence de pensées, dans l'impossibilité de penser, de rassembler, de mettre bout à bout deux idées cohérentes, face à face avec ce qu'il croyait sans doute être l'effondrement de ses rêves<sup>27</sup> ». Ce naufrage de la raison (de la rationalité chère aux Lumières, mais aussi de tout principe explicatif) renvoie très précisément, quelques pages plus haut dans le texte, au suicide d'un général de 1940 au beau milieu de la débâcle, après la disparition de son escadron, c'est-à-dire, là encore, après l'effondrement de toutes les certitudes (« Une sorte de vide de trou. Sans fond. Absolu. Où plus rien n'avait de sens, de raison d'être<sup>28</sup> »). Cet épisode est également présent, et raconté de façon tout aussi ponctuelle, dans *Les Géorgiques* : l'histoire se répète, l'échec des espoirs révolutionnaires annonce l'échec de l'armée française en 1940. Autre point de convergence entre la Révolution française et les années 1936-1945, l'Espagne est à la fois le pays où se brisent les illusions de l'ancêtre sous Napoléon et celui où Georges, observant les anarchistes barcelonais de 1936, découvre qu'ils combattent moins pour des raisons, dans l'espoir d'un futur meilleur, que par désespoir et goût de la dépense<sup>29</sup>. Face à l'erreur idéaliste française issue des Lumières, la vérité est cynique et espagnole, « ces Espagnols allergiques il faut croire aux larmoyantes homélies sur la fraternité universelle la déesse Raison la Vertu<sup>30</sup> ». La contestation porte bien ici sur un récit *national*.

La désillusion est enfin sentimentale, et causée par ce même idéalisme mensonger. Car si la légende familiale affirme que l'ancêtre s'est noblement suicidé, tel un empereur romain, après l'écroulement de ses rêves, il existe d'autres versions, données par Blum, l'ami juif de Georges, qui est bien placé pour pouvoir fournir une vision moins glorieuse de l'histoire. Face aux trous et aux invraisemblances de l'histoire officielle, Blum imagine toute une série d'hypothèses, dans lesquelles l'ancêtre, de retour chez lui, surprend sa femme au lit avec un palefrenier et se suicide, ou se fait tirer dessus à bout portant par ledit palefrenier sortant du placard, dans un glissement jubilatoire de la tragédie au vaudeville. En fin de compte, qu'on se place sur un plan politique ou privé, le récit à la fois idéaliste et héroïque qui est celui des Lumières, parce qu'il ne fait aucun cas des plus basses réalités humaines (l'intérêt individuel, les pulsions, les instincts), est condamné à mener l'humanité au désastre.

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>29</sup> Sur ce point, voir Aurélie Renaud, « L'Espagne de Claude Simon sous la lumière de Georges Bataille », *Cahiers Claude Simon*, n° 4, dir. Jean-Yves Laurichesse, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2008, p. 53-74

<sup>30</sup> Claude Simon, *La Route des Flandres*, *op. cit.*, p. 351.

L'ancêtre, dans *La Route des Flandres*, est, deuxièmement, le nom d'une mystification politique. La Révolution française apparaît sous la forme d'un récit mythique - à la fois rassembleur et mensonger - à travers la description d'un tableau :

Il n'y avait pas non plus d'image représentant cette bataille, cette défaite, cette déroute, sans doute parce que les nations vaincues n'aiment pas perpétuer le souvenir des désastres ; il n'existait de cette guerre qu'une peinture décorant la grande salle de l'Hôtel de Ville, et illustrant la phase victorieuse de la campagne<sup>31</sup>.

À la place du tableau de la défaite, la peinture officielle représente une allégorie de Marianne en bonnet phrygien, sein nu, entourée de soldats « qui avaient l'air de figurants de cinéma » et d'une fumée glorieuse. Ce mélange de *La Liberté guidant le peuple* et de film à grand spectacle constitue le discours épique de la nation. Le problème de ce discours est qu'il oublie le réel, représenté sur le tableau, au premier plan, par

le visage grimaçant et stupide d'un mort [...] regardant de ses yeux exorbités, les traits tordus dans une éternelle grimace, les successives générations d'électeurs écoutant discourir les successives générations de politiciens auxquels cette victoire avait conféré le droit de discourir [...] sur l'estrade drapée de tricolore.

Le lien est nettement établi entre la peinture glorieuse du passé et la façon dont les élites politiques - républicaines - s'en servent pour asseoir leur pouvoir. Le récit de l'ancêtre représente la vision des vainqueurs ; *La Route des Flandres* agit tout à l'inverse à propos de 1939-1945 : dans une période qui fait généralement la part belle à l'épopée de la Résistance, le roman isole la débâcle et met en scène le massacre des sans-grades, c'est-à-dire des éternels vaincus de l'histoire. La Révolution n'est pas rupture, mais reconduction des mêmes logiques de domination et de mystification, comme le suggèrera deux ans plus tard l'exergue du *Palace* : « Révolution : Mouvement d'un mobile qui, parcourant une courbe fermée, repasse successivement par les mêmes points ».

Division, incompréhension, mystification : dans les trois romans évoqués jusqu'ici, et même quand les principes de 1789 ne sont pas remis en cause, l'imaginaire de la Révolution française sert la contestation du grand récit de la France résistante, à une époque où ce dernier se met en place et domine. Vingt ans plus tard, il semble que, pour Claude Simon du moins, alors que *Le Chagrin et la Pitié*, les travaux historiques de Robert Paxton et la mode rétro ont entamé le processus de démystification, le temps soit venu pour une appréhension renouvelée du rapport à la fois à la guerre et à la Révolution française. Tout l'intérêt de mettre en regard *Les Géorgiques* avec les trois romans précédents, en particulier avec *La Route des Flandres*, réside en ceci que, tout en continuant à explorer les failles du récit national, il apporte au tableau de 1960 davantage de finesse et de complexité.

À travers cette autre figure de l'ancêtre qu'est L.S.M. - personnage très largement construit à partir de Lacombe Saint-Michel, l'ancêtre conventionnel de Claude Simon,

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 241.

lequel a consulté pour l'occasion une vaste documentation léguée par sa famille<sup>32</sup> -, *Les Géorgiques* pose tout d'abord la question de l'héritage contemporain de la Révolution, c'est-à-dire de la violence fondatrice. L.S.M. est en effet une figure de la guerre civile : petit noble de province qui a trahi sa caste, il a siégé à la Convention, participé au Comité de Salut public et voté la mort du roi, puis la loi punissant de mort les ennemis de la Révolution trouvés les armes à la main. C'est le cas de son propre frère, Jean-Marie, resté jusqu'au bout fidèle au roi et condamné à mort : L.S.M. ajoute ainsi le fratricide au parricide. Or, le roman le dit à de très nombreuses reprises, l'ancêtre reste un « monument », et son « buste monumental » trône d'ailleurs dans le salon de sa descendante<sup>33</sup>. Un monument étant par définition ce qui permet de se souvenir, la question qui se pose est bien la suivante : comment se souvenir de la Révolution française ? Et, puisque l'ancêtre est aussi régulièrement qualifié de « géant<sup>34</sup> », soit une « modalité amplifiée du père<sup>35</sup> », que faire de cet impossible héritage, puisque hériter d'un père parricide, c'est à tous les coups le trahir - qu'on l'honore ou qu'on le tue - ?

Le roman donne plusieurs réponses à ces questions, mais on peut en retenir deux. On peut tout d'abord nier ou renier l'héritage, comme le font le fils de L.S.M., dit le renégat (il se désintéresse de l'armée, de la politique et vend le château de son père à sa mort), sa seconde épouse (royaliste, elle se rapproche ensuite de Louis XVIII), et, d'une autre façon, sa descendante, la vieille dame, qui dissimule les lettres faisant état du fratricide - elle est, comme l'écrit Louis Hincker, « une allégorie de la vérité historique déguisée, de la falsification de l'Histoire, de l'entrave à l'accès au passé<sup>36</sup> ». On peut donc nier la guerre civile, mais c'est évidemment vain : les lettres finissent par réapparaître (c'est d'ailleurs ainsi qu'est né le livre, des travaux dans la maison familiale ayant accidentellement mis au jour toute une documentation cachée), et après le renégat vient le jeune homme désireux de retrouver le château de L.S.M.

L'héritage peut également être l'objet d'un conflit. Le fils et la seconde épouse de L.S.M. se disputent ainsi l'argent de l'héritage, de sorte que L.S.M. a involontairement « dress[é] l'un contre l'autre ses héritiers qui devaient se disputer sauvagement, durant des années de procès, de plaidoiries et de jugements contradictoires, ce qu'il laissait derrière lui<sup>37</sup> ». Ce litige financier est évidemment à prendre au sens métaphorique : le legs de la Révolution française, c'est la division nationale, dite dans le texte tantôt par d'ironiques collages faisant succéder à une profession de foi royaliste tel discours de L.S.M. à la

---

<sup>32</sup> Pour un point sur cette question, voir Louis Hincker, « L'ancêtre révolutionnaire : le cas Claude Simon », dans *Annales historiques de la Révolution française*, n° 372 (avril-juin 2013), [en ligne]. <http://ahrf.revues.org/12789> [site consulté le 26 juillet 2017].

<sup>33</sup> Claude Simon, *Les Géorgiques*, Paris, Minuit, 2006, p. 58, 172, 173 ou 445.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 387 ou 411.

<sup>35</sup> Jacques Isolery, « Géant », dans Michel Bertrand (dir.), *Dictionnaire Claude Simon I*, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 406-408.

<sup>36</sup> Louis Hincker, « L'ancêtre révolutionnaire », *op. cit.*

<sup>37</sup> Claude Simon, *Les Géorgiques*, *op. cit.*, p. 451.

Convention<sup>38</sup>, tantôt par le souvenir de l'opposition entre la haute bourgeoisie et la plèbe gitane à Perpignan (« comme s'il existait côte à côte deux univers inconciliables, sans communication<sup>39</sup> »), tantôt encore, et surtout, à travers les deux autres principaux fils narratifs du roman. L'Espagne de 1936, d'une part : le roman exhibe les divisions en mettant en scène non pas même la lutte entre républicains et fascistes, mais une lutte interne au camp républicain, lutte extrêmement confuse pour ses acteurs comme pour le lecteur (« En fait personne ne sait au juste qui tire sur qui<sup>40</sup> »), et dont on comprend à peine qu'elle oppose le gouvernement socialiste catalan aux communistes, dans une sorte de guerre civile à l'intérieur de la guerre civile. La débâcle de 1940 d'autre part : alors que *La Route des Flandres* restait discret sur ce point, *Les Géorgiques* insiste sur « le manque de ce minimum de cohésion qui peut unir les membres d'une collectivité partageant les mêmes dangers » et la nécessité « (puisque'il n'y a plus d'unité constituée) [de] passer du pluriel au particulier<sup>41</sup> ». Ce n'est sans doute pas un hasard si cet éclairage nouveau porté sur l'éclatement de la communauté coïncide avec le recentrement du livre sur la figure du Conventionnel parricide et fratricide : c'est la référence à la Révolution et à son impossible héritage qui conduit à mettre l'accent sur la désunion nationale - voire sur la guerre civile espagnole.

La figure de l'ancêtre problématise, deuxièmement, la question de la rationalité politique, d'une autre façon que dans *La Route des Flandres*. L.S.M. est l'incarnation de la *ratio* sous plusieurs de ses formes : la raison des Lumières (contre le préjugé), mais aussi le calcul et l'organisation scientifique. Le roman entier est fondé sur les lettres écrites par L.S.M. depuis l'étranger, puisqu'il se trouve tantôt aux armées, tantôt en ambassade aux quatre coins de l'Europe. Il s'agit, d'un côté, de lettres adressées aux hommes de la Révolution, puis de l'Empire, et de l'autre, de lettres à sa gouvernante portant sur la gestion du domaine agricole en France. Ces lettres construisent un monde visiblement cohérent et productif : L.S.M. organise parfaitement, de loin, le déplacement des unités armées en Sambre-et-Meuse - principal lieu de chevauchement entre la géographie de la Révolution et celle de la débâcle - comme la saillie des juments ou la productivité des légumes. Il prie, demande, ordonne, use de l'impératif. Mais le monde qui se donne à lire dans ces lettres est profondément incomplet : c'est le monde d'un sujet désirant délivré des contraintes du réel, presque un rêve d'organisation rationnelle, dont la fin du roman met en scène l'effondrement. Sur le plan politique, celui que « ses missions continues aux armées [avaient tenu] éloigné des événements de la Terreur » ne se rend compte que bien tard, à l'occasion d'un passage à Paris, du fossé immense séparant la grandeur des principes révolutionnaires et l'horreur de la guerre civile (« cette ville qui exhalait alors une odeur de cadavre<sup>42</sup> »). L'échec est analogue sur le plan agricole. Les dernières lettres de L.S.M. ne

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 179-180.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 81 et 97.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 42 et 383.

sont qu'amères récriminations sur ce qui n'a pas été fait, le vin qui n'a pas été tiré, les fruits qui n'ont pas été cultivés. Sur ce point, *Les Géorgiques* rejoue *Les Lettres persanes*, non seulement parce qu'il s'inscrit dans la tradition du roman épistolaire chère au XVIII<sup>e</sup> s., mais surtout parce que L.S.M. comme Usbek croient ordonner le monde du haut de leurs missives avant de se rendre compte, à la toute fin, que le domaine comme le harem sont tombés dans le chaos. Le Conventionnel, qui a publiquement « fait serment de protéger le monde des tyrans », est décrit dans le privé comme envoyant à sa gouvernante des « lettres tyranniques<sup>43</sup> ». C'est la logique même des *Lettres persanes*, avec sa dernière lettre qui renverse le point de vue et révèle l'ampleur du désastre. De nouveau, l'ancêtre incarne la faillite d'une rationalité qui fait fi du réel, faillite qui se répètera en 1936 en Espagne comme en 1940 dans la Meuse.

Troisième et dernière facette de l'imaginaire qui s'attache à la Révolution française, le portrait de L.S.M. laisse, enfin, percer la nostalgie d'un combat héroïque et légitime. C'est là une des grandes différences entre *Les Géorgiques* et *La Route des Flandres*, dont le narrateur adoptait à l'égard de l'ancêtre un ton presque exclusivement persifleur. L.S.M., à l'inverse, est souvent décrit positivement comme un « colosse » ou un « géant », qui a réussi « l'exploit titanesque d'accoucher un monde et de tuer un roi<sup>44</sup> ». Il est la force physique, l'élan créateur, la possibilité d'agir dans le monde. En comparaison, les autres combattants du roman font pâle figure. Dans la confusion de la guerre d'Espagne, la défense des valeurs républicaines cède vite le pas à l'unique souci de la survie :

uniquement occupé des moyens de survivre, repoussant à plus tard tout questionnement (c'est-à-dire débattre du bien et du mal, examiner, peser les pourquoi et les comment, c'est-à-dire pourquoi et comment tout cela, ce qui les avait amenés ou plutôt fait régresser à cet état d'animaux traqués comme du simple gibier, avait pu se produire)<sup>45</sup>.

L'action et la réflexion proprement politiques ont disparu. Quant au récit de la débâcle de mai-juin 1940, la question du sens de la guerre n'y est absolument jamais posée, ni dans *La Route des Flandres*, ni dans *Les Géorgiques*. Cette spectaculaire absence dit en creux tout ce qui, aux yeux de Claude Simon, s'est perdu entre la Révolution et les guerres du XX<sup>e</sup> s.

On peut conclure là-dessus. Le contrepoint des *Géorgiques* signale qu'au-delà des divisions et désillusions qu'incarne la Révolution française dans les quatre romans - c'est ce qu'ils donnent le plus clairement à lire, et ce qui motive le rapprochement entre deux grands récits nationaux manqués -, affleure une forme de nostalgie à l'égard d'une période originelle marquée par la puissance créatrice. De *La Route des Flandres* aux *Géorgiques*, la pensée de Claude Simon se complexifie et met au jour une ambiguïté fondatrice observable

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 463. Voir aussi le verbe « tyranniser », p. 366 et 461.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 264.

chez les trois auteurs, quoique dans des proportions différentes. Chez Vailland, cette ambiguïté se lit aisément dans le contraste entre les séduisantes affirmations de Marat et leur incapacité à susciter l'adhésion de la communauté. Chez Nimier, elle s'entra-perçoit dans les propos d'un jeune hussard qui s'imagine parmi les Gardes françaises pendant la prise de la Bastille : « J'ai beau avoir été élevé dans de bonnes institutions, j'ai beau savoir qu'il ne fallait pas prendre cette forteresse, avouons que c'est plus amusant de la sorte, et si l'on a peur, tant mieux<sup>46</sup> ». Que la lignée politique dans laquelle s'inscrit Nimier soit sans conteste contre-révolutionnaire n'empêche pas d'entendre une certaine excitation à l'égard d'une période aventureuse et exaltante. Dans *Les Géorgiques* enfin, l'ambiguïté s'incarne tout entière dans le personnage de la grand-mère conservatrice, qui renie son ancêtre en tant que parricide et fratricide (« ce quelque chose d'inexpiable (de monstrueux ?) qui [...] devait, du moins pour elle, rester oublié, nié<sup>47</sup> »), mais conserve en même temps un bijou hérité de son aïeul et son buste de plâtre au salon. Chez ces trois auteurs, le contraste entre la puissance de séduction opérée par la Résistance et les failles du grand récit résistant ne pouvait pas mieux être dit qu'en remontant à la grandeur de la Révolution française et aux insuffisances du grand récit révolutionnaire.

---

<sup>46</sup> Roger Nimier, *Le Hussard bleu*, *op. cit.*, p. 52.

<sup>47</sup> Claude Simon, *Les Géorgiques*, *op. cit.*, p. 194.